

**Zeitschrift:** Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne  
**Herausgeber:** Université de Lausanne, Faculté des lettres  
**Band:** - (2006)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Lectures libertines de la matière viatique  
**Autor:** Moreau, Isabelle  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-870089>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 13.05.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## LECTURES LIBERTINES DE LA MATIÈRE VIATIQUE

Le traitement de l'expérience du voyageur interroge le statut du témoignage oculaire dans sa retranscription et dans sa diffusion au sein du milieu scientifique érudit. Qui croire? Et sur quels critères? La relecture critique impose de construire un système d'évaluation qui puisse intégrer les témoignages qui échappent au cadre rassurant des certitudes communes. Les libertins ont largement contribué à ce travail de formalisation. Ils ont aidé à l'émergence de critères de saisie et de discrimination (dans les sciences de la nature, notamment). Ils ont également contesté les modèles de compréhension utilisés par leurs contemporains. Gabriel Naudé ou La Mothe Le Vayer accordent la plus grande attention aux présupposés idéologiques qui président à l'appropriation des récits de voyage. Nous nous proposons d'étudier cette question sous l'angle de la croyance. Elle intervient en amont, puisqu'il faut tenir compte de l'ignorance ou de la crédulité supposée du témoin-voyageur. Elle ressurgit en aval dans la crédulité ou la méfiance manifestée par le lectorat des curieux.

Naudé, dans sa monumentale mazarinade communément appelée le *Mascurat*, émet un jugement intéressant à l'égard de trois figures de la curiosité scientifique au XVII<sup>e</sup> siècle. L'un des interlocuteurs note à propos du R. P. Marin Mersenne:

[...] c'estoit un *Minime*, duquel tout le monde faisoit grande estime, [...]; mais neantmoins on l'accusoit de croire trop facilement à beaucoup d'histoires, & d'experiences naturelles, lesquelles quoy que tres-fausces, il debitoit par après pour veritables.<sup>1</sup>

Son comparse répond alors:

Tous les hommes de bien & curieux souffrent une semblable exception, à cause qu'ils jugent d'autrui par eux-mesmes, & qu'ils ne croient pas qu'on les veuille tromper en leur rapportant quelque

---

<sup>1</sup> *Mascurat*, p. 666-667.

histoire, parce qu'ils ne voudroient jamais rien debiter de leur crû qui ne fust veritable. Ce grand Homme, defunt Monsieur *Peyresk*, en estoit de mesme, & le Duc *Federic Cesis*, qui estoit Chef de l'Academie des *Lyncées* à Rome, ne donnoit quasi rien à son jugement, pour trop deferer à celuy des autres; enfin soit pas nature ou autrement, comme il y a des esprits qui ont de merveilleuses dispositions à ne rien croire, il y en a aussi qui sont encore plus violentez à ne douter de rien [...].<sup>2</sup>

En quelques lignes nous semble posée la question de l'appréhension critique des témoignages véhiculés par les récits de voyage. Peiresc et Mersenne sont deux personnalités importantes du monde scientifique érudit, en ce premier XVII<sup>e</sup> siècle. L'un et l'autre sont à la croisée de plusieurs conceptions du savoir. Mersenne participe par ses productions écrites à la défense de l'astronomie galiléenne et s'intéresse aux expériences sur le vide. Les conférences qui se tiennent au couvent de la Place Royale font connaître la philosophie de Descartes et contribuent à la diffusion du mécanisme dans les milieux érudits français<sup>3</sup>. Pourtant Mersenne est aussi un «curieux»<sup>4</sup> et fait preuve, dans certaines matières, d'une merveilleuse disposition à ne douter de rien. Quant à Peiresc, s'il n'a rien écrit d'autre qu'une volumineuse correspondance, son activité le situe au cœur des préoccupations de l'Europe savante. Il s'intéresse à l'astronomie et multiplie les observations dans le domaine des sciences de la nature. Mais son appétit de connaître, matérialisé dans l'espace privilégié du cabinet de curiosités, le situe aussi dans le prolongement de l'engouement renaissant pour la merveille. Doté d'un «jugement mûr, solide; et surtout, soutenu par une si grande expérience, une si grande lecture, une si grande méditation des choses», selon Gassendi, Peiresc n'échappe pas au reproche de «crédulité»<sup>5</sup>, précisément lorsqu'il s'agit d'évaluer la vraisemblance de témoignages qui sortent de l'ordinaire.

La «crédulité» de Peiresc, relevée par Naudé et par Gassendi, révèle une crise des modèles du savoir. Quels sont les outils permettant de traiter la matière des relations? Les érudits ont à leur disposition un savoir livresque, parfois ancien, et les apports récents des hommes

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 667.

<sup>3</sup> A. Beaulieu, «Mersenne et l'Italie»; *id.*, «Mersenne, rival de Peiresc?».

<sup>4</sup> J.-R. Armogathe, «Le groupe de Mersenne et la vie académique parisienne», p. 136.

<sup>5</sup> P. Gassendi, *Vie de l'illustre Nicolas-Claude Fabri de Peiresc...* [dorénavant, *Vie de Peiresc*], Livre VI, p. 286-287. Pour l'édition latine: *Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Pereisc... vita*, p. 359-360.

de terrain<sup>6</sup>. Ce sont là autant d'éclairages divergents sur le réel qu'il importe d'interpréter de façon cohérente en confrontant théorie et expérience. Lorsque Peiresc apprend de Grotius «qu'un insecte à plusieurs têtes naissait du bois immergé dans la mer», il consulte à la fois les auteurs traitant du phénomène de génération spontanée imparfaite, et «interroge tous les pêcheurs et tous les curieux des rivages maritimes»<sup>7</sup>. Étant donné que ce type de génération ne fait l'objet d'aucune mise en doute, à l'époque, il s'agit moins de vérifier une information sujette à caution que d'approfondir la compréhension du phénomène par la collecte de nouvelles observations<sup>8</sup>. Le souci d'expérimentation rejoint le réflexe du collectionneur sans hypothéquer la valeur du témoignage rapporté. Inversement, lorsque Naudé apprend l'existence d'une carrière de bois fossile en Italie, son premier mouvement est de juger par lui-même de la nature du phénomène<sup>9</sup>. L'observation directe et l'expérience de terrain se substituent ici au témoignage rapporté. Là où toute l'académie des Lincei et plusieurs personnes de qualité ont ajouté foi à l'explication proposée, sans chercher plus avant, Naudé se rend sur place avant que l'hypothèse ne se transforme en certitude. Sa curiosité est l'expression d'un désir d'investigation dans le domaine des «choses *Physiques & naturelles*», mais témoigne aussi d'une méfiance de principe envers tout ce qui lui semble mal ou insuffisamment étayé.

Dans l'un et l'autre cas, l'information est vérifiable parce que l'objet d'étude est géographiquement accessible aux érudits. Le témoignage rapporté n'est pas un témoignage singulier et l'unique support de la réflexion érudite: rien n'empêche de collecter d'autres mémoires et de multiplier les observations. Il n'est cependant pas toujours possible de procéder à la vérification expérimentale des témoignages rapportés. L'éloignement géographique provoque l'apparition de chaînes de médiation complexes qui rendent l'information tributaire de ses relais successifs: entre le phénomène et l'érudit, se multiplient les

---

<sup>6</sup> Sur la relation de rivalité et de complémentarité entre l'autopsie du voyageur et le palimpseste des autorités, lire F. Lestringant, *L'Atelier du cosmographe...*; A. Grafton, *New worlds, Ancient Texts...*; F. Tinguely, *L'Écriture du Levant à la Renaissance...*

<sup>7</sup> *Vie de Peiresc*, livre IV, p. 186.

<sup>8</sup> F. de Graux, «La génération spontanée de l'homme».

<sup>9</sup> *Mascurat*, p. 667. Ce voyage est antérieur à la rédaction du *Mascurat*, comme en témoigne la correspondance de Peiresc: l'érudit correspond avec Naudé sur cette histoire de bois fossile. Voir *Lettres à Naudé: 1629-1637*, lettre XVIII, datée du 30 janvier 1636, p. 71.

modélisations de l'expérience première. Dès lors, comment résoudre le problème d'une saisie adéquate des phénomènes quand cette dernière est tributaire de médiations: médiation dans l'appréhension du réel, puisque l'homme n'a jamais accès qu'aux apparences des choses; médiations discursives, puisque l'érudit doit prendre appui sur des témoignages oraux et écrits? En ce premier XVII<sup>e</sup> siècle, le milieu savant a à sa disposition deux manières complémentaires d'appréhender les témoignages pour en évaluer la pertinence et la vraisemblance. Le premier mode est fondé sur une approche probabiliste des phénomènes dans l'ordre de la nature — le vraisemblable correspond à ce qui est acceptable par la nouvelle rationalité formée à l'école de sciences en voie d'autonomisation dans le champ du savoir. L'expérience oculaire, en effet, ne se substitue pas à une culture scientifique minimale, surtout lorsque le voyageur met en cause une discipline constituée, dotée de ses propres critères d'établissement du vrai. Néanmoins, et c'est là que réside la difficulté, cette culture scientifique émergente, faute d'avoir balisé l'ensemble des domaines de la connaissance au XVII<sup>e</sup> siècle, n'épuise aucunement l'infinie variété des observations rapportées par la littérature viatique. Quand rien n'interdit *a priori* d'accepter tel ou tel phénomène surprenant, il faut bien avoir recours, alors, au très ancien mode d'attestation par la foi (l'autorité) des témoins. Les deux grilles de lecture ne sont pas exclusives l'une de l'autre, bien au contraire. Par son caractère excédentaire, l'expérience garde une bonne part du pouvoir déstabilisateur de la «merveille»<sup>10</sup>. L'émerveillement du témoin devant ce qui échappe à ses catégories de compréhension du monde signale l'insuffisance des connaissances humaines, et la part d'irréductible dans l'expérience du voyageur.

Confronté à la merveille, la réponse de Peiresc est sans ambiguïté: «Du moins faut-il choisir et ne pas se fier à n'importe qui: il y a des gens de bien, des doctes, aussi incapables de tromper que d'être trompés, auxquels il paraîtrait barbare et énorme de ne pas accorder foi.»<sup>11</sup> L'acceptation de l'étrange obéit exclusivement aux critères du second mode d'attestation: un témoin digne de foi est un témoin

---

<sup>10</sup> La merveille peut se définir comme tout «ce qui avient contre ce que nous eussions pensé», c'est-à-dire, précise H. Estienne dans son *Apologie pour Hérodote*, t. I, p. XVIII-XIX: «ce que nous trouvons estre vray, et toutefois ne nous eust semblé vraysemblable, pour estre hors de coustume ou usage, ou pour estre contraire à nostre ratiocination, c'est à dire, à nostre discours fondé sur telles ou telles raisons.» Voir J. Céard, *La Nature et les prodiges...*, p. 423; B. Boudou, «Henri Estienne éditeur d'historiens ou Comment écrire l'histoire?»

<sup>11</sup> *Vie de Peiresc*, Livre VI, p. 286.

dont l'érudition et la probité sont irréprochables. Qu'un témoignage, aussi merveilleux soit-il, provienne d'une telle source, il serait «barbare et énorme» de ne pas lui accorder foi. Dans l'impossibilité de vérifier expérimentalement les faits, c'est là un acte d'adhésion pure, qui n'empêche nullement Peiresc de s'informer ensuite «de toutes les circonstances afin que pût gagner en probabilité ce qu'il se bornait d'abord à croire». La méthode probabiliste peut se superposer à l'adhésion première mais elle sert à confirmer une opinion déjà formée, autrement dit un préjugé, et n'assume aucunement son rôle d'évaluation critique du vraisemblable. De fait, souligne Gassendi, Peiresc apparut parfois «comme étant un peu trop attaché à l'avis qu'il avait une fois adopté»<sup>12</sup>. Sa démarche n'est cependant pas dénuée de fondement ni de précédent: comme Henri Estienne et après lui Montaigne, Peiresc dénonce l'«excessive étroitesse intellectuelle» qu'il y a «à se persuader que rien dans les recoins de la nature ne diffère de nos objets familiers», comme si «ce que l'on constate en un lieu, en un temps donnés, offr[ait] les mesures et le schéma de tout ce qui peut exister dans tous les autres cas.»<sup>13</sup> Mais jusqu'où accorder sa foi quand une relation adopte le registre de la merveille? Le mode d'attestation sur la foi du témoin achoppe à l'évidence sur la question des critères de fiabilité, surtout en l'absence des «circonstances» de l'observation. Lorsque Peiresc s'intéresse, par exemple, à la longévité humaine, c'est après avoir appris d'Alep «qu'il y avait en Perse un homme, connu des Capucins et d'autres personnes dignes de foi, de quatre cents ans»: parce que les témoins sont «dignes de foi», parce qu'ils ont «pleinement examiné» le phénomène, ce dernier est «indubitable»<sup>14</sup> — malgré les médiations discursives et en l'absence de précision sur le type d'examens mené par les témoins. Ce sont peut-être des témoins honnêtes et fidèles, des témoins «incapables de tromper», il n'est pas certain qu'ils soient à l'abri d'une erreur d'appréciation ou qu'on ne puisse les tromper. Dans sa vingt-quatrième *Homilie academique*, Le Vayer se plaît ainsi à rappeler un cas limite: la légende tenace des acéphales<sup>15</sup>, qui court les textes de Pline et Solin à

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 287.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 286-287.

<sup>14</sup> *Ibid.*, livre V, p. 252-253.

<sup>15</sup> Selon J. Céard, *La Nature et les prodiges...*, p. 286-287, p. 395, André Thevet attribue globalement la formation de toutes les fables où il est question d'hommes sans tête et autres monstres à des erreurs d'observation ou d'appréciation des voyageurs. Montaigne, plus disponible à l'infinie diversité des choses,



Sigismond d'Heberstein<sup>16</sup> et à Boyer Petit-Puy<sup>17</sup>. Un grand voyageur lui aurait même protesté «avoir vû de ces hommes décapités par la Nature, & qui avoient la bouche & les yeux placés par elle dans leur estomac»<sup>18</sup>. Faut-il ajouter foi à ce dernier témoignage qui corrobore apparemment les textes anciens? Oui si l'on se place dans la logique de la preuve par la foi du témoin, à moins de mettre en doute «tout ce qui se découvre de nouveau & d'extraordinaire dans le Monde»<sup>19</sup>. Ce mode d'attestation ne laisse pas d'autre alternative que la croyance. Pour le libertin, c'est bien cet acte d'adhésion qui fait difficulté.

Qu'est-ce qu'un témoignage digne de foi? La question est d'autant plus importante que les relations de voyage apparaissent instables sur le plan générique. Leurs auteurs revendiquent une absence d'apprêt qui doit garantir l'identification de la relation au genre de l'histoire comme document, mais ils empruntent en même temps des formes propres aux genres romanesques. Aussi, pour Peiresc, comme pour Montaigne, les bons témoins sont ceux qui résistent à la tentation de la fable et évitent de mêler ce qu'ils voient à ce qu'ils croient ou à ce qu'ils ont lu ailleurs. À défaut d'avoir toujours un témoin impliqué dans les faits qu'il rapporte et capable d'en pénétrer le sens, l'esprit le plus simple fait l'affaire<sup>20</sup>. Pour Montaigne: «Ou il faut un homme tres-fidelle, ou si simple qu'il n'ait pas dequoy bastir et donner de la vray-semblance, à des inventions fauces; et qui n'ait rien espousé»<sup>21</sup>. C'est ici reconnaître les capacités mystificatrices de l'invention narrative, dès lors qu'elle joue le jeu du vraisemblable. Le principal mérite des Pyrard, Mocquet, Leblanc réside dans la simplicité de leur narration, garante de la fiabilité de leur témoignage: ils ramassent «tout ce qui vient à leur notice» sans y «mesler quelque chose du leur»<sup>22</sup>. En donnant à lire leur expérience, une fois passée par le filtre du scribe,

invoque sur le sujet des productions tératologiques l'*Histoire naturelle* de Pline. Voir Montaigne, *Les Essais*, II, 12, p. 524-525.

<sup>16</sup> S. von Herberstein (1486-1566): ambassadeur allemand lettré qui se rend deux fois en Russie (1516 et 1524). Ces deux missions sont à l'origine de *Comentari della Moscovia*...

<sup>17</sup> P. Boyer, sieur de Petit-Puy (dates inconnues): poète, auteur de plusieurs mazarinades et surtout d'une *Véritable Relation de tout ce qui s'est fait et passé au voyage que M. de Brétigny fit à l'Amérique occidentale*...

<sup>18</sup> La Mothe Le Vayer, *Œuvres*..., t. 1, p. 667-668.

<sup>19</sup> *Ibid.*, t. 1, p. 668.

<sup>20</sup> J. Céard, *La Nature et les prodiges*..., chap. XVII, notamment p. 423-425.

<sup>21</sup> Montaigne, *Les Essais*, I, 31, p. 205.

<sup>22</sup> *Ibid.*, II, 10, p. 417.

ils vulgarisent «la matière de l'Histoire, nue et informe»<sup>23</sup>. À l'évidence, l'homme inculte est perçu comme une table d'enregistrement, sans que son vécu ni ses opinions n'interfèrent dans le processus de lecture du réel. Dans certains domaines pourtant — l'observation astronomique par exemple — le témoignage oculaire perd de sa valeur d'attestation lorsque le regard du voyageur n'est pas d'abord informé par un savoir théorique qui lui préexiste<sup>24</sup>. C'est le drame du Marseillais Vincent Leblanc<sup>25</sup>: sa seule erreur est d'être persuadé de la platitude de la terre. Si l'erreur est grossière<sup>26</sup>, son témoignage n'en est pas moins intéressant pour Peiresc qui souhaite faire appel à un professionnel de la plume<sup>27</sup> capable de contrôler le contenu scientifique de ses mémoires<sup>28</sup>. Le contrôle n'exclut pas le plaisir du texte. Si Bergeron et Coulon corrigent les délires astronomiques du marin, ils ajoutent à ses mémoires une foule de petites fables et d'anecdotes merveilleuses tirées du fonds commun de la littérature viatique. Ces ajouts s'écartent à l'évidence de «la matière de l'Histoire, nue et informe»<sup>29</sup> correspondant aux exigences scientifiques du milieu érudit, mais ils rencontrent aussi un horizon culturel commun. Si les anecdotes sont topiques et peuvent sembler obsolètes aux savants et aux

---

<sup>23</sup> *Ibid.*

<sup>24</sup> Pour que coïncident la voix narrative du voyageur et celle de la critique savante, il faudrait que les érudits et les philosophes se mettent à voyager. À défaut de se déplacer lui-même, Peiresc manifeste dans le domaine de la topographie et de l'astronomie un indéniable souci de formation du témoin. Voir la *Vie de Peiresc*, livre III, p. 146; livre V, p. 248-249 sur l'aide apportée aux géographes dans la détermination des longitudes et sur l'utilisation des instruments d'optique.

<sup>25</sup> Pour une présentation générale des *Voyages* de Vincent Leblanc, voir Maurice Laugaa, «*Les Voyages fameux de Vincent Leblanc* par Vincent Leblanc, Pierre Bergeron et Louis Coulon (1648)».

<sup>26</sup> L'existence des antipodes a reçu une caution de choix avec la redécouverte, au XV<sup>e</sup> siècle, de la *Géographie* de Ptolémée, qui ruine les conceptions de Lactance et de saint Augustin. La position du marin est une véritable anomalie.

<sup>27</sup> *Vie de Peiresc*, livre III, p. 147. Peiresc s'efforce de persuader Leblanc en soulignant que Bergeron a déjà rédigé les relations de Pyrard et de Jean Mocquet. Voir l'analyse de l'affaire par Grégoire Holtz, «De l'Indien au philosophe: (les seuils de) captation d'une parole étrangère», notamment p. 74.

<sup>28</sup> Nombre de récits de voyages sont le résultat d'une participation collective, fondée sur le recours ininterrompu (du Moyen-Âge au XVIII<sup>e</sup> siècle) à un scribe érudit: c'est le cas du récit «inaugural» de Marco Polo, rédigé par Rusticien, mais aussi du voyageur Nicolo de Conti et du Pogge, d'André Thevet et de François de Belleforest (et du scribe Mathurin Héret), de Duarte Lopes et de Filippo Pigafetta, etc.

<sup>29</sup> Montaigne, *Les Essais*, II, 10, p. 417.



curieux, elles devaient sans doute plaire à un public plus mondain lui aussi friand de littérature de voyage.

Parce que Leblanc refuse de se plier aux exigences des érudits et affirme le primat de son expérience de voyageur contre l'ordre scientifique en vigueur, il sort du seul rôle qui lui permettait d'obtenir la reconnaissance de son expérience auprès du public. Il se discrédite et décrédibilise du même coup l'ensemble de sa narration<sup>30</sup>. Son erreur est patente parce qu'elle porte sur un domaine profondément bouleversé depuis un siècle par les apports de la science nouvelle, mais le conflit entre l'expérience du marin et le savoir théorique des érudits est révélateur. À la limite, le milieu savant ne demande pas au voyageur de comprendre, mais de transmettre directement ce qu'il perçoit, de s'effacer derrière les faits qu'il rapporte. Comme le rappelle Peiresc, et après lui Gassendi, il n'appartient pas à un «vulgarisateur» de jouer au «théoricien»<sup>31</sup>. Les «savants» et les «philosophes» ont seuls la légitimité d'évaluer la pertinence des témoignages, d'interpréter les données brutes du réel, de «discuter de ces questions». Or Leblanc se veut détenteur d'un savoir conforté par l'expérience oculaire. Il échappe de ce fait à la catégorie du bon témoin, mais révèle du même coup l'illusion entretenue par le milieu savant: aucun regard n'est vierge de croyance. Le témoin même le plus ignorant n'est pas une table d'enregistrement parce que le regard qu'il porte sur le monde est informé par un ensemble de convictions. Selon qu'elles sont vraies ou fausses *du point de vue érudit*, elles suscitent ou non l'acceptation tacite ou le rejet. Dans une lettre à Vincent Leblanc datée du 27 février 1620, Peiresc déclare ne pas trouver mauvais que le marin discoure des antipodes et de la platitude de la terre «pourvu que ce ne soit qu'en rapportant les opinions qu'en ont les Barbares»<sup>32</sup>. L'erreur est ici comprise d'un point de vue ethnocentrique: les croyances du vieux monde périmées par les récentes découvertes scientifiques deviennent étrangères à l'ordre du savoir qui en résulte et sont attribuées par métonymie à l'étranger géographique: le barbare en attente d'être instruit. Le progrès des connaissances se spatialise en même temps qu'il se polarise entre l'ici et l'ailleurs, le savoir et l'ignorance, le vrai et le faux.

---

<sup>30</sup> *Vie de Peiresc*, livre III, p. 147-148. Le texte de Gassendi s'inspire de la lettre de Peiresc à Vincent Leblanc du 27 février 1620, in *Lettres de Peiresc*, p. 647.

<sup>31</sup> *Vie de Peiresc*, livre III, p. 147-148.

<sup>32</sup> *Lettres de Peiresc*, p. 647. Cette lettre est analysée par G. Holtz, article cité *supra*. Nous ne le remercierons jamais assez de nous avoir fait découvrir ce texte.

On le voit, le témoignage du voyageur est mesuré à l'aune d'un vraisemblable à la fois culturel et scientifique: la crédibilité du témoin est implicitement reliée à sa capacité à situer l'étranger dans un univers de croyances partagées, conformément aux normes du savoir doxal. Tout le problème tient à cet horizon d'attente: la relation de voyage vaut par la fiabilité de ses observations, qui dépend en partie, non pas de la capacité du voyageur à saisir le sens de ce qu'il voit (ce n'est pas toujours nécessaire), mais de la conformité de son propos aux attentes du milieu des savants et des curieux. Se dessine ici toute l'ambiguïté de la position érudite: il y a un attendu du genre de la relation de voyage. Les hommes de cabinet manifestent une curiosité pour le nouveau, en même temps qu'un désir d'intégration du hors norme à ce qui est connu et répertorié — comme si les singularités collectées devaient nécessairement se couler dans le moule du savoir préexistant. Si le mouvement d'assimilation est parfois justifié, il n'en soulève pas moins de redoutables problèmes méthodologiques. Du voyageur qui expérimente l'altérité au quotidien, aux érudits qui s'approprient l'expérience par le tri des observations et la recherche des circonstances, l'assimilation de l'autre s'opère de fait par le catalogage des pratiques et des coutumes des hommes, par le répertoriage des minéraux et des spécimens de la faune et de la flore. L'intégration de la merveille passe par le cabinet de curiosités. Les collections de Peiresc sont exemplaires de cet effort de classement du savoir encyclopédique. Peiresc ne se contente pas de demander aux voyageurs de lui rapporter toutes les plantes, tous les minéraux et toutes les singularités rencontrés, il tente d'acclimater dans ses jardins les graines qu'on lui rapporte et en envoie une partie aux plus grands botanistes de son temps. La «singularité»<sup>33</sup>, c'est autant un objet ramené par le voyageur (défense d'éléphant, peau de lézard, pierre précieuse ou plante rare) qu'une description présente dans son récit (ce qui implique les coutumes et les rites différents de ceux de la culture du voyageur). L'homme même n'est pas à l'abri de ces prédatations, si l'on songe à ces «Topinambous» apportés en France que l'on tente d'accoutumer aux mœurs européennes — un échec, selon Le Vayer, la coutume pouvant être nommée «une autre nature»<sup>34</sup>. Une fois reconnue et ordonnée, la merveille devient curiosité, sans

---

<sup>33</sup> F. Lestringant, «Fortunes de la singularité à la Renaissance: le genre de l'*Isolario*»; J. Céard, *La Nature et les prodiges*...

<sup>34</sup> La Mothe Le Vayer, *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, p. 32. Sur le rapt de l'étranger, voir S. Greenblatt, *Ces merveilleuses possessions*...

perdre pour autant son pouvoir d'émerveillement<sup>35</sup>. Les cabinets se présentent comme des réceptacles ouverts, aptes à recevoir la variété des singularités. Simplement, le classement n'est jamais neutre. Les rapprochements et les comparaisons font entrer chacune des singularités collectées par le voyageur dans des séries aux traits définitoires communs. Ce souci d'ordre et de composition selon une taxinomie préétablie présente, selon Frank Lestringant, une «véritable révolution épistémologique», parce qu'elle marque «le saut de la *singularité* à l'objet scientifique»<sup>36</sup>. Mais il repose sur un présupposé qui n'a qu'apparemment le caractère de l'évidence: la possibilité de réduire l'inconnu au connu, alors même que la merveille relève de ce qui, dans l'expérience du voyageur, excède les grilles d'analyse préétablies. Face à la merveille, il est en effet deux réactions possibles: soit on essaie de la faire entrer dans les taxinomies existantes, soit on interroge la pertinence de ces grilles de lecture. Le catalogage, s'il ne réduit pas la merveille, permet au moins de la situer dans le champ du connu. Parce qu'il est attentif à la relativité des modèles de compréhension élaborés par l'homme, le libertin ne cesse d'interroger la légitimité d'un modèle englobant du savoir. C'est pourquoi, quand il se rapporte aux récits viatiques, La Mothe Le Vayer s'intéresse moins

---

<sup>35</sup> Comme le rappelle F. Lestringant, «Fortunes de la singularité à la Renaissance: le genre de l'«Isolario»», p. 30-31: «[...] le zèle avec lequel les pourfendeurs de *mirabilia* du crépuscule du XVI<sup>e</sup> siècle, tels que De Thou, Peiresc, etc., pourchassent la singularité, est d'abord révélateur d'un intérêt persistant pour de tels objets.» Les singularités rapportées par les voyageurs s'inscrivent dans une tradition de témoignages antiques et modernes. Cette tradition fait que la singularité est toujours en même temps un attendu et l'actualisation d'une topique préexistante, sans perdre pour autant son caractère merveilleux. Elle fonctionne comme un palimpseste. En même temps, tel lieu peut, en plus des singularités qui lui sont attribuées par la tradition, être caractérisé par de nouvelles singularités qui voisinent celles héritées des descriptions antérieures. Le recueil de singularités reste une forme ouverte, indéfiniment extensible.

<sup>36</sup> F. Lestringant, «Fortunes de la singularité à la Renaissance: le genre de l'«Isolario»», p. 25. La «réduction analogique» est aussi un réflexe du voyageur. Dans le même article, on retiendra que la mise en série et l'effort de «scientification» apparaissent déjà au XVI<sup>e</sup> siècle. Si, pour Thevet, les singularités sont des «unités atomistiques irréductibles» (p. 22), son contemporain Belon «ne considère plus celles-ci comme une forme déjà donnée qu'il s'agirait simplement d'inventorier. Au contraire, par des rapprochements et des comparaisons, les objets singuliers se défont de leur irréductible individualité pour entrer en composition dans des séries qui permettent de dégager des traits pertinents». On observe ainsi déjà ce «saut de la *singularité* à l'objet scientifique» (p. 25), même si la singularité garde une bonne part de son pouvoir d'émerveillement.

aux témoignages en eux-mêmes qu'aux présupposés idéologiques qui président à leur appropriation. La véracité du témoignage et, par voie de conséquence, la question du témoignage digne de foi, deviennent secondaires. Le Vayer cherche moins à restaurer le trait authentique qu'à élucider le comportement de ceux qui projettent leurs passions et leurs intérêts dans les activités d'écriture et de lecture.

Le déplacement d'accent transparaît concrètement dans la manière libertine de se référer aux relations de voyage. Dans la lettre intitulée «Des doutes raisonnés», Le Vayer choisit de rendre compte de deux livres qui lui ont récemment servi «d'un doux divertissement»<sup>37</sup>. Le premier (d'un certain «Mandeslo») intéresse les Indes orientales<sup>38</sup>. Le second est «la Relation d'un Pere Jesuite de ce qui s'est passé en Canad[a] aux années dernieres 1657 & 1658»<sup>39</sup>. Le nom de l'auteur n'est pas précisé par Le Vayer: il s'agit du Père Paul Ragueneau<sup>40</sup>, auteur d'une *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des Pères de la Compagnie de Jésus en la nouvelle France ès années 1657 et 1658*. De l'ouvrage du jésuite, Le Vayer retient le chapitre sept qui porte sur «la diversité des actions, des sentimens, & des jugemens, qui se trouve entre les peuples de la nouvelle France Americaine, & ceux de la nôtre Européenne.» Nous sommes bien face à une série de singularités touchant le domaine des coutumes et des mœurs, ici prise en charge par une énonciation sceptique. Partant du troisième trope d'Ænésidème, sur la diversité des configurations sensorielles<sup>41</sup>, Le Vayer souligne la diversité des goûts et la relativité du beau, pour conclure, sur une réflexion du Père jésuite, à l'infinie diversité des coutumes, des mœurs et des lois: «[...] que si quelqu'un étoit monté sur une tour assez haute, pour y contempler toutes les Nations du Monde, il se trouveroit sans doute bien empêché à déterminer qui est la mieux fondée en ses coûtures & façons de vivre»<sup>42</sup>.

<sup>37</sup> La Mothe Le Vayer, *Œuvres...*, t. 2, p. 735.

<sup>38</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 736 pour «Mandeslo». Il s'agit de Johann Albrecht Mandelslo (voyageur hollandais), *Deux lettres... au sujet de son voyage aux Indes* [éd. 1647]. Le Vayer les connaît probablement parce qu'elles sont contenues dans Adam Olearius, *Relation du voyage de Moscovie...*

<sup>39</sup> La Mothe Le Vayer, *Œuvres...*, t. 2, p. 735.

<sup>40</sup> Nous remercions G. Holtz de nous avoir indiqué la référence de cet ouvrage.

<sup>41</sup> Le troisième des dix tropes d'Ænésidème porte sur la commensurabilité des sens aux objets sensibles (voir Sextus Empiricus, *Esquisses Pyrrhoniennes*, § 98).

<sup>42</sup> La Mothe Le Vayer, *Œuvres...*, t. 2, p. 735; P. Ragueneau, *Relation...*, chap. VII, p. 121: «Le monde est plein de varieté & d'inconstance, on n'y trouvera jamais de fermeté solide. Si quelqu'un estoit monté sur une tour assez haute,



Nous sommes face à un détournement d'autorité, dans la mesure où Le Vayer omet de placer le Dieu chrétien en position de repère. En extrayant de cette manière de quoi nourrir la réflexion philosophique, il réduit la relation à un répertoire de cas, qu'il dépouille de son habillage idéologique originel. En l'occurrence, la mention des mœurs et des coutumes des peuples étrangers n'est jamais neutre dans les relations et les mémoires. Les voyageurs et les missionnaires font état de pratiques et de valeurs différentes, mais c'est pour démontrer la nécessité d'une évangélisation ou souligner la nécessité d'une implantation coloniale — quand il ne s'agit pas de légitimer les exactions des colons déjà en place envers les peuplades autochtones<sup>43</sup>. Autrement dit, la collecte des singularités ne remet pas en cause la légitimité des valeurs du voyageur, lesquelles sont toujours placées en position de repère. À comparer le traitement de cette question par le libertin, on mesure l'ampleur du détournement opéré. La Mothe Le Vayer ne garde des relations de voyage que les «antithèses»<sup>44</sup>, transformant le discours philosophique en recueil de *topoi* contradictoires. La singularité se définissait par opposition à une tradition, là où le travail de relativisation ne permet pas à un ensemble de valeurs particulières de s'ériger en norme morale. Le libertin prend dès lors à rebours l'ensemble des constructions idéologiques, notamment missionnaires, véhiculées par les relations de voyage. Les exemples tirés de ces récits n'appellent, en effet, aucune condamnation; et quand un jugement moral est porté, il est immédiatement corrigé par la perspective relativiste. Les singularités rapportées par Mandelslo sont peut-être «de prodigieuses rêveries, & de dannables coutumes tout ensemble»<sup>45</sup>, de quels dérèglements n'est point susceptible l'esprit humain? Tout le clergé de l'Ile Formose est féminin, «le meurtre, le larcin, & l'adultère, ne sont pas crimes parmi eux, & ne passent pas seulement pour des fautes», alors que c'est «un grand péché» de laisser à couvert ses parties honteuses en une certaine saison de l'année, et de ne pas se

---

d'où il pût voir, à son aise, toutes les Nations de la terre; il seroit bien empesché de dire ceux qui ont tort, ou ceux qui ont raison; ceux qui sont fous, ou ceux qui sont sages dans des varietez, & dans des bigarreures si étranges. En vérité il n'y a que Dieu seul de constant: luy seul est immuable: luy seul est invariable, c'est là où il se faut attacher, pour éviter le changement & l'inconstance.»

<sup>43</sup> Voir l'ouvrage fondamental de G. Gliozzi, *Adam et le Nouveau Monde...*

<sup>44</sup> C'est ce qui se produit pour les relations de Ragueneau et de Mandelslo (La Mothe Le Vayer, *Œuvres...*, t. 2, p. 735-736; voir aussi t. 1, p. 525-526, à propos de la *Syrie Sainte du P. Besson*).

<sup>45</sup> La Mothe Le Vayer, *Œuvres...*, t. 2, p. 736.



faire avorter quand on est une femme de moins de trente-cinq ans. Où est la norme? Là où le voyageur condamne et rejette, le philosophe rappelle que la coutume est une seconde nature que nous suçons avec «le lait de nos nourrices». C'est elle qui nous fait accroire «toute sorte d'opinions fausses & ridicules», que l'on accompagne d'ordinaire de «mille craintes» et de «dangereux contes»<sup>46</sup>. En réduisant ainsi les préceptes éthiques au rang d'opinions forgées par la coutume, le philosophe sceptique interdit au discours pro-colonial d'ériger en norme son code de valeurs particulier. Il révèle du même coup la relativité des conceptions morales qui forme le fonds commun de la culture européenne.

Si l'on conçoit le cabinet de curiosité comme la tentative de rassembler des singularités, et ainsi de constituer un ordre du savoir où chaque objet trouve sa place, l'action de classer revient à se situer soi-même dans le vaste ordonnancement du monde. Dans sa variante libertine, il ne s'agit pas de rassembler et de classer pour mieux se situer, mais de rassembler pour mieux faire éclater les cadres du savoir doxal. Là où Peiresc fait entrer la merveille dans les taxinomies existantes sans en interroger la pertinence, Le Vayer en teste la validité avec plus ou moins de sérieux ou d'ironie. Le souci d'exactitude de l'historien cède la place à la réflexion philosophique. L'authenticité des faits rapportés importe moins que ce qu'ils autorisent: un élargissement des possibles. Comme dirait Montaigne, «les témoignages fabuleux, pourvu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrais»<sup>47</sup>. En acceptant, au sens fort du terme, la monstruosité et l'anomalie, l'étrange ou le surprenant, voire le fabuleux, le libertin explore les confins du vraisemblable. Un tel passage à la limite ne laisse pas indemne les taxinomies en vigueur, et révèle la relativité des modèles de compréhension élaborés par l'homme pour rendre compte des apparences. C'est encore le meilleur antidote aux réflexes ethnocentriques qui sont le lot commun des hommes.

Isabelle MOREAU

Institut Claude Longeon – UMR 5037

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, t. 2, p. 736.

<sup>47</sup> Montaigne, *Les Essais*, I, 21, p. 105.

## BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE

- ARMOGATHE, Jean-Robert, «Le groupe de Mersenne et la vie académique parisienne», *XVII<sup>e</sup> siècle*, n° 175, avril-juin 1992, p. 131-140.
- BEAULIEU, Armand, «Mersenne et l'Italie», in *La France et l'Italie au temps de Mazarin*, Jean Serroy éd., Presses universitaires de Grenoble, 1986, p. 69-77.
- , «Mersenne, rival de Peiresc?», in *Peiresc ou la passion de connaître. Colloque de Carpentras, novembre 1987*, éd. Anne Reinbold, Paris, Vrin, 1990, p. 23-40.
- BOUDOU, Bénédicte, «Henri Estienne éditeur d'historiens ou Comment écrire l'histoire?», *Nouvelle Revue du XVI<sup>e</sup> siècle*, 19/1 (2001), p. 37-50.
- BOYER, Paul, sieur de Petit-Puy, *Véritable Relation de tout ce qui s'est fait et passé au voyage que M. de Brétigny fit à l'Amérique occidentale...*, Paris, Pierre Rocolet, 1654.
- CÉARD, Jean, *La Nature et les prodiges. L'insolite au XVI<sup>e</sup> siècle, en France*, Genève, Droz, 1977.
- ESTIENNE, Henri, *Apologie pour Hérodote ou Traité de la conformité des merveilles anciennes avec les modernes* [1566], éd. Le Duchat, La Haye, H. Scheurleer, 1735.
- GASSENDI, Pierre, *Vie de l'illustre Nicolas-Claude Fabri de Peiresc Conseiller au Parlement d'Aix*, publiée sous le titre: *Peiresc 1580-1637, le «Prince des Curieux» au temps du baroque*, traduit du latin par Roger Lassalle, avec la collaboration d'Agnès Bresson, Paris, Belin, 1992.
- , *Viri illustris Nicolai Claudii Fabricii de Pereisc, senatoris Aquisextiensis, vita*, Paris, S. Cramoisy, 1641.
- GLIOZZI, Giuliano, *Adam et le Nouveau Monde. La naissance de l'anthropologie comme idéologie coloniale: des généalogies bibliques aux théories raciales (1500-1700)*, éd. originale: *Adamo e il nuovo mondo. La nascita dell'anthropologia come ideologia coloniale: dalle genealogie bibliche alle teorie razziali (1500-1700)*, Florence, La nuova Italia editrice, 1977, trad. Arlette Estève et Pascal Gabellone, Paris, Théétète

éditions, 2000.

GRAFTON, Anthony, *New worlds, Ancient Texts. The Power of Tradition and the Shock of Discovery*, Harvard University Press, 1992.

GRAUX, François de, «La génération spontanée de l'homme», in *Révolution scientifique et libertinage*, éd. Alain Mothu et Antonella Del Prete, Turnhout, Belgique, Brepols Publishers n.v., 2000, p. 147-176.

GREENBLATT, Stephen, *Ces merveilleuses possessions. Découverte et appropriation du Nouveau Monde au XVI<sup>e</sup> siècle (Marvelous Possessions. The Wonder of the New World*, Oxford University Press, 1991), trad. Franz Regnot, Paris, Les Belles Lettres, 1996.

HERBERSTEIN, Sigismund von, *Comentari della Moscovia e parimente della Russia et delle altre cose belle e notabili*, Venise, G. B. Pedrezzano, 1550.

HOLTZ, Grégoire, et MOREAU, Isabelle, «De l'Indien au philosophe: (les seuils de) captation d'une parole étrangère», in «*Parler librement*». *La liberté de parole au tournant du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle*, éd. I. Moreau et G. Holtz, ENS Édition, 2005, p. 63-102.

LA MOTHE LE VAYER, François de, *Œuvres, nouvelle édition revue et augmentée, précédée de l'abrégé de la vie de La Mothe Le Vayer* [Dresde, Michel Groell, 1756], 2 tomes, Genève, Slatkine reprints, 1970.

—, *Dialogues faits à l'imitation des anciens*, éd. André Pessel, Paris, Arthème Fayard, 1988.

LAUGAA, Maurice, «*Les Voyages fameux de Vincent Leblanc par Vincent Leblanc, Pierre Bergeron et Louis Coulon (1648)*» in *La Découverte de nouveaux mondes: aventure et voyages imaginaires au XVII<sup>e</sup> siècle*, Actes du XXII<sup>e</sup> Colloque du Centre Méridional de Rencontres sur le XVII<sup>e</sup> siècle, Gênes, janvier 1992, éd. Cecilia Rizza, Fasano, Schena editore, 1993, p. 253-273.

LESTRINGANT, Frank, *L'Atelier du cosmographe ou l'image du monde à la Renaissance*, Paris, Albin Michel, 1991.

—, «Fortunes de la singularité à la Renaissance: le genre de l'*Isolario*», in *Écrire le monde à la Renaissance. Quinze études sur Rabelais, Postel, Bodin et la littérature géographique*, Caen/Orléans, Éditions Paradigmes, 1993, p. 17-48.

MONTAIGNE, Michel de, *Les Essais*, éd. Villey-Saulnier, Paris, PUF,

- 1965, rééd. PUF «Quadrige», 2004.
- [NAUDÉ, Gabriel], *Jugement de tout ce qui a esté imprimé contre le Cardinal Mazarin, depuis le sixième Janvier, jusques à la Declaration du premier Avril mil six cens quarante-neuf*, nouvelle éd. augmentée, s.l.n.d. (1650), in-4°, 718 p. L'ouvrage est communément appelé *Mascurat*, du nom du protagoniste partisan de la cause mazarine.
- OLEARIUS, Adam Oelschlaeger, dit, *Relation du voyage de Moscovie, Tartarie et de Perse, fait... par le Duc de Holstein, depuis l'an 1633, jusques en l'an 1639, traduite de l'allemand... par L.R.D.B. [le Résident de Brandebourg, Abraham de Wicquefort]. Deux lettres du sieur de Mandeslo au sujet de son voyage des Indes*, Paris, G. Clouzier, 1656.
- PEIRESC, Nicolas-Claude Fabri de, *Lettres de Peiresc*, éd. Philippe Tamizey de Larroque, tome VII, «Lettres de Peiresc à divers, 1602-1637», Paris, Imprimerie Nationale, 1898.
- , *Lettres à Naudé: 1629-1637*, éd. Phillip Wolfe, Paris/Seattle/Tübingen, PFSCS, 1983.
- RAGUENEAU, P. Paul, *Relation de ce qui s'est passé de plus remarquable aux missions des pères de la Compagnie de Jésus en la Nouvelle France ès années 1657 et 1658*, Paris, S. et G. Cramoisy, 1659.
- TINGUELY, Frédéric, *L'Écriture du Levant à la Renaissance. Enquête sur les voyageurs français dans l'empire de Soliman le Magnifique*, Genève, Droz, 2000.